

## Enchaînement de circonstances

Six mois de croisière sur les chaudes eaux du Sud. Depuis une semaine, le ciel changeait progressivement. Un long et lent fondu, du bleu étourdissant des îles au blanc laiteux des cotes Bretonnes. Le limpide des mers du sud virait au bouillon saumâtre et je m'envisageais des futurs proches prometteurs de grisailles.

Ce boulot attrapé au vol et obtenu à grands renforts de mensonges avait été une bénédiction. Six mois à glander la plus part du temps, sur un cargo qui rapatriait divers denrées et un petit bout supplémentaire de la forêt tropicale sous forme de reposoir à crétins et différentes autres conneries de jardin.

J'avais exercé une cour des plus soutenue auprès de Nathalie et m'étais déclaré avec conviction. Rien n'y avait fait et gentiment éconduit, j'étais parti loin promener mon chagrin vers des aventures dépayssantes. Les six mois s'étaient doucement étirés, bercés par des houles parfois écœurantes, toujours consolantes. Chaque nuit elle me rendait visite et nos amours chimériques m'avaient fait salement usé mon traversin.

Le port de Lorient offrait son plus mauvais profil, celui où se détachent dans ce ciel gris les masses énormes des abris à sous marin, indestructibles souvenirs laissés là par l'armée Allemande en 44. En arrière plan, la zone industrielle et pour poétiser le riant ensemble, les cités des faubourgs affichaient leur tristesse en perspective. La lecture de la fiche de paie que m'avait remise le capitaine avait fini de m'achever le moral. Mais bon, Six mois de salaire plus les primes afférentes, ça donnerais un embonpoints et des couleurs à mon

compte qui avait rarement connu un tel faste. Là dessus, les éconocroques cumulées sur la période laissaient le pécule en bon état. Aucun créancier ne me courrait après.

Avec mon sac de voyage, je cafardai comme un soldat sur un quai de la gare de l'est un soir d'hiver.

Gare de l'est, gare, train, Paris...

Bien sur c'était tentant. Tant qu'à retrouver la terre ferme, autant s'immerger dans la ville. Paris, ma ville.

Mes chagrins, mes joies, mes amours et quelques amis.

Ferme résolution. Je me donne une heure de terrasse à mater la gente féminine qui voudra bien venir m'enchanter de son passage et siroter quelques authentiques cafés dignes de ce nom, contrairement à cette saloperie de soluble que j'ai du m'enfiler pendant ma « croisière ».

J'en étais là de mes projets immédiats quand mon regard tomba sur une drôle de fille. Petite, mais élancée, fraîche et nature. Elle portait un tee-shirt grande taille et une paire de sandales dont les lanières enlaçaient ses jolies jambes à mi mollet. Cela constituait ses seul vêtements. Son tee-shirt robe plissait et claquait avec le vent, on n'arrivait pas à déchiffrer le message sérigraphie dessus.

La première fille que je croisais en six mois et paf, prends ça dans les dents, une radieuse, une merveilleuse, un remède définitif à la déprime. Elle se tapait, en prenant plaisir, des tranches de vent et de soleil.

Elle me ravissait toute entière, mais si j'avais du en choisir un morceau, j'aurai drôlement été ennuyé de choisir.

Je voulais voir passer des filles, attraper dans le meilleur des cas un ou deux regards que je convertirai sur le champ en rassurement sur mon pouvoir de séduction. Coquin de sort faisait du zèle et me livrait directement le meilleur produit du magasin, l'article de choix qu'on garde pour les bons clients. Celle-ci ne passait pas, elle était là, plantée devant moi, pile au milieu de mon chemin.

Truffe humide et patte levée, je tombais en arrêt, ne pouvais pas esquiver l'invite.

Le bronzage, la vie monacale et les embruns dans la gueule me donnaient une mine avantageuse et même trompeuse sur la marchandise.

- Bonjour mademoiselle, je débarque avec l'envie d'un bon café, pourriez me conseiller la terrasse la plus sûre ?

La belle interrompt sa contemplation maritime, se mare, me sourit et tire sur son tee-shirt pour le plaquer sur son corps. Je n'ai pas pigé tout de suite et la regarde un peu paumé, benêt interrogatif.

- Ne savez pas lire ??? Elle se marrait de plus en plus et visiblement de moi.
- Si, pardon.. heu..

J'attaquais en bafouillant.

Le premier coup d'œil s'était surtout attardé sur la pointe de ses seins qui tendaient le tissu, fallait descendre un poil, déchiffrer l'œuvre publicitaire :

Le café du port  
Lorient  
Avec les cafés Richard

Hallucinement collectif dans mon fort intérieur, avec branchement immédiat du collimateur à convoitises.

- Vous ne pouvez pas faire autrement que d'accepter un café avec moi, et de lui expliquez l'affaire qui nous réunissait et lui interdisait tout refus.
- Effectivement, c'est assez incroyable comme addition de coïncidences, ou alors vous êtes un fameux dragueur. Dans les deux cas, dit la sirène, je veux en savoir plus...

Devait y avoir quelque part une âme charitable qui faisait briller ma bonne étoile avec générosité. Le café du port était à deux pas. Logique, on n'était pas devant la mairie. Je tirai une chaise et invitait ma nouvelle amie à s'y déposer.

Ses vacances se finissaient. Agrémentée d'un regard un peu triste, l'apparition m'annonçait son rapatriement le soir même sur la capitale.

- Je rencontre un type drôle et plutôt sympa le jour de mon départ, me flatte t elle !

Pas froid aux yeux la mouquère..

- Là, c'est sur, pas moyen. Vous n'allez plus me croire, mais mon programme de l'après midi, c'est de prendre un café le temps de reprendre le pied terrien, puis direct, de m'enquérir des locomotions envisageables pour Paris.
- Je peux encore vous renseigner ! espiègla ma dulcinée, mon train est à 21 heures, c'est pas un TGV, changement à Nantes et on n'arrive que demain matin.
- Vous connaissez les chansons de Jeanne Moreau ?

- Certaines, pourquoi ? Quel rapport ?
- Les wagons longs, les wagons lits, les wagons longs de lit...fredonnais-je.
- Ne romantisez pas, ça n'existe plus les wagons lits. Mais je ne connais pas cette chanson, vous me la chantez ? M'aguichât-elle.
- Ce soir, belle inconnue, le crépuscule s'y prêtera mieux.

La perspective ne lui semblait pas désagréable, mais je redoutais quand même le moment de la prise de veste.

- Chic, il faut que je prépare mes affaires, rendez vous ici vers 20 heure ?

Je n'en revenais pas ! Comment cette fraîcheur délicate pouvait manifester cet d'enthousiasme à se taper des heures de train avec moi ?

La fée avait pris le large dans un tourbillon de précipitation en m'envoyant un baiser de la main. J'étais un peu ivre et mes yeux ne faisaient plus vraiment le point.

Bon, les grisailles se dissipaient en supersonique, un vent léger et plus chaud dégommaient les nuages. Le soleil promettait des chatoiements du côté des rouges langoureux pour le crépuscule envisagé.

Mes longs mois d'abstinences et ma rencontre magique me collait une érection des familles que même un défilé militaire ou un tract de l'ump ne saurait réprimer. De toute façon, le seul défilé que je pouvais contempler, c'était le flux et le reflux des amateurs de plages qui passaient devant et dont une majorité appartenait à la race des bipèdes dépourvus de barbes et de moustaches. Étonnant d'ailleurs, pratiquement que des jolies filles, toutes plus sexy les une que les autres. C'était conforme au scénario envisagé, mais trop tard. Elles pouvaient toujours courir, j'étais amoureux. La persistance rétinienne s'étendait à l'ame. Ma fée me collait par tous les sens, mon nouveau désir était dédié, en totale exclusivité.

Je risquai sérieusement un coquet mal au ventre en arrivant à Paris, par ce que même si j'arrivais à charmer la beauté, ce qui relevait déjà du rêve éveillé, un train vers Paris un jour de fin de vacance, bonjour.

Le bon coté, c'est que ça provoquera un rapprochement mécanique, plus tu mets de gus dans un espace donné, plus la distance qui les sépare est moins grande, non ?

Deux plombs à massacrer, je réglais la note et à la première bordée de jolies jambes qui allaient dans le bon sens, j'emboîtait le pas, direction la plage.

Pas du tout envie de roupiller, mais j'avais pendant ma cure d'iode, attrapé une super technique pour rêver en technicolor, entamer le rêve éveillé, modeler le scénario, Laisser les fantasmes chopper les manettes, sombrer.. J'allais, par anticipation, vivre quelques purs bonheurs avec mon égérie, dans le demi-sommeil d'une demi-réalité.

La vague qui m'a réveillé était bien réelle, la vache, c'est froid !

La mer était montée en loucedé, sans crier gare, et le crétin cumulait les conneries, comme un député-maire-sénateur. J'avais fait une petite dorme plus longue que prévue, il était moins le quart de huit plombes ! J'avais les pieds et le bas du pantalon mouillé.

Le caulbut idem, et si c'était légèrement salé, la mer n'y était pour rien. Les conséquences naturelles du sommeil en technicolor.

Je déboulais en vrac à la terrasse du café. Les yeux ébouriffés, les cheveux pleins de sable et le palpitant à cent quarante.

Ouf, Elle était là ! Complète et visiblement en parfait état de marche sur ses jolies jambes, ses beaux yeux, sa bouche à croquer, qui s'étirait en un sourire à te faire danser le sirtaki.

Je bafouille trois excuses, et vois la belle perdre son sourire, sa bouche virer en moue et ses lèvres trembler doucement. Elle s'approche, s'accroche à mon cou et fond en larme.

- j'ai eu peur, j'ai cru que tu ne reviendrais pas.

Mon dieu, une folle !

Visiblement aussi tarée que moi.

A ma pointure en plus, pile poil

Elle était là, dans mes bras, j'avais franchement rien fait pour, même si ça me grattait comme une varicelle grand format. J'avais même plutôt failli gâcher l'aventure.

Bref, j'en rêvai il n'y a pas une demie heure, et elle est là, abandonnée à mes consolements, belle à me faire friser les poils du torse, si j'en avais eu, et j'allais selon toute vraisemblance la garder au plus près pendant un petit paquet d'heures que je pouvais me concocter en paquet cadeau.

Avec bel emballage s'il vous plaît. C'est pour m'offrir.

Une main dans son dos, l'autre caressant sa nuque, je rassurais le petit animal.

- Je suis désolé, pardonne moi. J'aurais été aussi malheureux que toi.
- Vraiment ?
- Je ne te quitte plus d'un pas, jusqu'à ce que tu m'en prie ou me jette. Juré
- Vrai ? Chiche !
- Pipe en bois, masque de fer, jamais je ne mens et j'irais jusqu'en enfer

Sourire de baby doll, elle m'attrape et m'embrasse avec une émotion qui si elle est simulée, lui vaut à l'unanimité l'oscar pour le premier rôle féminin.

Un long baiser, tendre et passionné, qui fait douter mes jambes, je tire sa tête en arrière, pour la regarder, et c'est moi qui sens ma gorge se nouer et reprends sa bouche

- Les deux choses n'ont vraiment rien à voir, mais tu trouble tant, j'ai juste envie de rester avec toi.
- Je ne sais pas. Dit-elle. J'ai envie d'être avec toi.

Ce n'est pas tout le monde qui picole du petit lait par les oreilles. Je goûtais particulièrement.



Effectivement, ce n'était pas un TGV, j'aimais autant, un vieux train qui devait avoir largement passé l'âge de la retraite était encore au turbin. Le wagon était plein, les compartiments débordaient de familles nombreuses.

Profitez bonne gents, des cartes de réduc et des congés payés, il y des petits teigneux qui vous bichonnent sans ménager leur peines, des lendemains plus difficiles..

Collé comme les pages d'un Playboy de caserne, ma brune et moi n'interrompions nos baisers que pour laisser passer les fâcheux qui empruntaient notre couloir.

Après le changement à Nantes, la pression démographique augmentait d'un cran. A la resquille, nous allions squatter un bout de couloir de première, au bout du dernier wagon, là ou se raréfie la circulation du quidam. Pas franchement par goût du luxe, mais la moquette des premières accueillait mieux que le lino des secondes, et le wagon stratégique se trouvait là.

Ma veste en guise de matelas, un sac de voyage en oreiller, notre première nuit commençait.

Ma taille et ma modeste carrure permettaient quand même à mon petit oiseau de s'allonger sur moi, dans un confort relatif et sans que rien ne dépasse. De toute façon je la tenais entre mes bras, parcourais son corps, comme pour la regrouper, n'en perdre pas un millimètre carré.

Elle semblait apaisée et avoir retrouvé son sourire, mais je ressentais son malaise, latent et prêt à jaillir avec ses larmes.

J'aurai voulu la garder dans mes bras pour toujours, et ne jamais connaître son nom, Mon Amour, lui allait si bien.

Soit elle faisait plus que son age, mais on lui donnait moins qu'elle n'avait, soit elle avait beaucoup plus que l'on ne croyait mais paraissait moins. Bref et pour faire simple, la baby dol avait du passer la demie cinquantaine.

Le réflexe macho, je voulais la protéger de tout, sauf de moi, mais pour ça, elle était assez grande.

- Ma chérie, mon amour, je veux rester avec toi. Ne te quitter que lorsque tu me jetteras.
- Non, tu verras, c'est toi qui partiras  
Je ne veux pas en parler maintenant, plus tard.

Mince, le mal de tête qui m'emparait ne passerait pas avec des cachetons, celui du bide étarquait les cordages.

Elle était toujours couché sur moi comme un enfant,  
Elle était femme, ses drames avaient sans doute tricoté ses folies.

je les sentais compatibles avec les miennes, nos baisers les conjuraient.

Six heures du mat, Paris nous accueillait avec bienveillance, et c'était bon. Le taxi depuis Montparnasse nous baladait un poil. Je lui demandais de rallier la seine au plus vite avant de filer vers Ivry par les quais.

Le bahut nous lâchait au pied de la tour où nichait ma belle oiselle. Treizième étage avec vue sur le « china town » du 13<sup>o</sup> parisien. Même si peu superstitieux, ça continuait de cheminer sous les auspices prometteurs; Ma détestation des affreuses constructions récentes et particulièrement celles destinés à clapiériser les laborieux, était compensée par ma profonde tendresse pour sa population. Les élites brillent, les classes moyennes rivalisent d'imagination pour atteindre le standard.

Les multiples couleurs des habitants des cités pourtant toujours grises, font du tissu social un drapé d'arlequin.

La fatiguée n'en pouvait plus, durant tout le voyage, je n'avais cessé de combattre ses endormances en pétrissage et baisers, à peine pouvions nous respirer.

Les sacs alourdis abandonnés dès l'entrée, suivaient les chaussures et le plus gros des fringues au pied du paddock. On s'allongeait. La perspective de la séparation pour cause de perte de conscience ne m'enchantait guère, mais nous n'avions les yeux ouverts qu'à grand peine et pour éviter les réverbères. La probabilité d'en croiser un dans le plumar de ma belle conquête étant un peu inférieure au minimum syndical, je prenais sa main et fermais les yeux.

J'attaquais plein gaz la première montée vers des sommeils enneigés, quand ma tendre me réveillait. Elle m'enfourchait et me couvrait de baisers.

- Pardon mon amour, tu dois savoir deux choses importantes, la première avant de dormir, la deuxième après.
- Je t'écoute ma belle et surtout, ne me laisse jamais dormir quand tu n'as pas sommeil. La première
- Je m'appelle Shéhérazade, j'aime bien les noms que tu me donnes, mais j'ai trop envie de t'entendre m'appeler aussi par le miens.
- Shéhérazade, mon amour, Shéhérazade.
- Dort bien mon amour.

Dégrafant ma chemise elle recommençait à me manger.

Se vengeait elle de la nuit du rail? Toujours est-il qu'il fallut encore du temps avant le sommeil.

Shéhérazade me squattai, elle avait repris sa position de voyage. En chien de fusil, le nez planté dans mon cou et sa hanche dans des parties sensibles qui n'était pas mes genoux. L'érection du matin s'en trouvait plutôt douloureuse, et bien que mécaniquement contrariée s'entêtait furieusement.

Sans déranger son repos, je tâchais de déplacer légèrement ma dulcinée pour redonner un peu d'espace à mes copines de jeux.

Malgré mes précautions de prince charmant, blanche neige se réveilla avant même le baiser magique. Elle ouvrait les yeux, trouvait ma bouche et les refermait.

A trois heures de l'après-midi, Aucun autre appétit que celui de nos caresses ne nous taraudait. Nous déguissions langoureusement notre après-midi, en une tendre et grasse matinée.

Le vocabulaire se réduisait comme celui d'un publiciste et la niaiserie de nos échanges était digne d'un horoscope. D'un naturel peu curieux je m'interrogeais quand même sur la deuxième révélation promise pour le réveil,

- Mon cœur, je sais maintenant que tu t'appelles Shéhérazade et il me reste encore une merveille à apprendre sur toi.
- Ça n'est pas pour te plaire.

Je revoyais comme la veille, son sourire disparaître et la moue se former. Ressaisie, elle prenait mon visage entre ses mains et fixait nos regards. Lâchait durement.

- Je ne baise pas, dit-elle, pas maintenant.

Son regard s'était durci, sa mâchoire se contractait, masquant mal un fol énervement. L'ivoire des dents en prenait un coup. Malgré une attention soutenue à guetter ma réaction, son manque de calme l'empêchait de mesurer mon soulagement.

J'improvisais tout azimut. Aucune idée de ce que je pouvais bien en penser, y avait il raison d'en penser quoique ce soit ? Père mêle, la rassurer, ne pas perdre pieds, autant que possible contourner le ridicule.

- J'ai fait l'amour à des filles qui n'attendaient que d'être baisées, rien à foutre de te sauter, j'attendrai ton désir ou de me faire jeter.
- Tu es gentil, mais tu te lasserai.

Je voulais dédramatiser ;

- Comment ce fesse ? qu'est ce qui c'est passé ?

- Je n'ai pas envie d'en parler, pas maintenant.
- Tout à découvrir et apprendre l'un de l'autre, tout notre temps.

Elle était presque nue, je la déshabillais complètement et en faisais autant. Une fois encore, je la prenais dans mes bras pour la coucher sur moi dans notre position désormais « à nous ».

Je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire ou dire en cette circonstance, mais il me semblait évident qu'il fallait la plonger, l'immerger dans un bain de tendresse.

Les périodes de ma vie où régnaient l'abstinence et la misère sexuelle n'avaient pas manquées, les tortures qu'infligeaient le manque et la frustration me semblaient insupportables.

Pire, des coexistences avec femmes qui parfois me maquaient jusque dans nos couchages.

Les autosatisfactions découlantes lassaient une vraie tristesse, un goût amer. J'avais même parfois douté.

Pendule faites et réflexion mise à l'heure, j'aimais vraiment ça, avec des besoins importants et amour est toujours mon mot dans le plaisir. Le problème n'était que peu de chose pour moi, par contre je me faisais du mouron pour ma belle. Ma Shéhérazade était toute abîmée, toute malheureuse.

J'avais envie d'être avec elle, j'attendrais ce qu'il faut, comme Karl Malden pour la Babydoll de Kazan.

Le désir est contagieux, suffit d'attendre de ne plus pouvoir faire autrement. Primordial et secondaire.

Fallait bien le reconnaître, l'impossible vie dans les tours te refilé quelques compensations inattendues, en tout cas pour ma pomme. Les aubes à l'est, derrière les cheminées d'EDF qui fabriquent des nuages et les crépuscules sur Paris mettaient à chaque bout de nos nuits des parenthèses de lumières. Des millions d'êtres à tes pieds, à portée de mirettes. Avec ce panorama, si t'aimes pas ton prochain, t'es mal, tu peux toujours ouvrir la fenêtre pour un aller direct dans le bitume. Pas sur d'aimer vraiment mon prochain, mais par contre, je le « bienveillance » à tout crin.

La baie vitrée de la chambre devait faire un bel écran pour le mois de Septembre qui matait nos amours.

Mes six mois de confinement marin financeraient facilement le court terme et permettaient de voir venir sans se soucier trop de la matérielle. Mi Octobre verrai la levée d'écrou, Shéhérazade reprendrait ses cours et ses petits boulots si besoin et moi je cavalerais les boîtes d'intérim en attendant mieux.

Dès notre première sortie, j'avais entraîné ma princesse dans un lieu de perdition. Pas encore totalement rassurée, la belle avait un peu cabré devant le sexe shop. J'avais juste annoncé une surprise, un cadeau. Elle avait déjà des doutes en sortant du BHV ou j'avais fais emplette d'une méchante tenaille.

- attends moi un instant.

Je disparaissais deux minutes derrière le rideau de la boutique suspecte et ressortait avec le sourire du consommateur satisfait de son acquisition.

Restant péremptoire, je sifflais un taxi. Attrapant l'étonnée par le bras je la poussais dans le bahut, et annonçais la destination.

Je laissais mariner une minute, puis me rapprochait de Shéhérazade.

- Donnes ta main et ferme les yeux
- Mais qu'est ce que tu fais ? c'est quoi ce cirque ?
- T'occupe,  
Les yeux !
- Je sortais la paire de menotte du kraft et sans bruit m'en passait un anneau au poignet puis susurrant à son oreille ;
- Mon Amour, accorde moi ta main, je ne veux plus te quitter.
- Tu déliras totalement, mais oui je t'aime, oui..

Elle me donnait sa main, clac, capturée.

Elle sursaute et découvre les menottes qui nous attachent, éberluée

- En guise de bague de fiançailles, on affinera pour l'alliance ma chérie.
- Il est fou !
- Tiens tu gardes la tenaille lui dis je en jetant les clefs par la fenêtre.

Le chauffeur avait suivi d'une oreille une partie du dialogue et d'un œil dans le rétro avait complété les blancs. Nous étions cote à cote, d'une rare bonne tenue, seules nos mains s'aimaient. Super sages et fixant loin les bonheurs inévitables auxquels nous étions condamnés et même enchaînés, des sourires tout nouveaux embellissaient nos gueules d'enfants gâtés.

- La course est pour moi ! annonça le chauffeur,

Il ne perdait rien au change, le rouge à lèvres que ma fiancée lui laissait sur la joue ne pouvait que lui porter chance.